

20 juin 1954.

PIERRE MENDÈS-FRANCE, PRÉSIDENT DU CONSEIL

VOUS paraissez rêveur, cher Indifférent, n'êtes-vous pas heureux ?

— Je le suis. Mais la victoire pose des problèmes.

— Certes ! Il s'agit maintenant de recoudre.

— « Il » recoudra. Ce n'est pas ce qui m'inquiète.

— Alors, quoi ?

— Je pense à *L'Express*, à vous. Le ton va changer...

— Croyez-vous ? Tant que je serai là, vous pouvez compter que *L'Express* ne sera pas un hebdomadaire officieux.

— Il n'empêche que c'est nous, désormais, qui allons fournir les têtes de pipe.

— Parlez pour vous. Moi je reste du côté public.

— Comme il vous plaira ; mais vous n'aurez plus, en face de vous, le jeu de massacre habituel. Plus de tête de turc..., plus de tête de bœuf !

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? Le néant a pu se refermer sur M. Laniel ; mais la tête de bœuf, elle, est entrée dans l'éternité des symboles. Je compte bien la garder à portée de ma main pour en recoiffer ces messieurs, le jour

où ils feront les méchants — car ils restent inséparables à jamais de cette énorme paire de cornes.

— Attention ! les mouches n'aiment pas le vinaigre.

— Le sucre est un article que je ne tiens pas. D'ailleurs, ces mouches resteront furieuses, quoi que tente le président du Conseil pour les amadouer. Les républicains populaires l'attendent au premier échec, mais chacune de ses réussites redoublera leur haine. Elle croîtra, cette haine, dans l'exacte mesure où il réparera le mal qu'ils ont fait. Cela ne se pardonne pas en politique.

— Le voilà donc condamné à réussir. Vous l'y aiderez ?

— Nous l'y aiderons tous — mais en gardant notre franc-parler, en restant du côté public. Quand nous ne serons pas d'accord, et nous ne le serons pas toujours ni sur tous les points, il ne faudra pas se retenir de le dire.

— Je vous connais : vous ne vous retiendrez pas.

— Je me connais aussi. Je souhaite passionnément que Pierre Mendès-France remette à flot ce vieux pays. Il faut que ce ministère dure autant qu'il sera nécessaire pour le salut de la nation. Ceux qui ont juré sa perte, nous les aurons à l'œil. Ils n'ouvriront pas la bouche que nous ne leur remettions le nez de force dans ce qu'ils ont fait. Nous les en barbouillerons.

— Résumons-nous : si je vous entends bien, vous serez pour ce ministère l'ami qui ne garde jamais ce qu'il a sur le cœur... Entre nous, le genre saint Jean Bouche d'or est bien irritant.

— Ma vocation est d'irriter.

— Mais vous vous battez aux frontières. Vous serez attentif au bruit des couteaux que les assassins aiguisent dans l'ombre. Vous les prendrez à la gorge !

— Et comme je céderai au double devoir de défendre mes amis et de défendre mon pays, et que ce sera cette fois la charité qui armera mon bras, je ne reculerai devant aucun carnage. Rien ne m'arrêtera plus, pas même les gémissements des belles âmes.

— Cela promet de beaux jours à *L'Express*...

— Du moins pour ceux qui aiment ce genre de film.

21 juin 1954.

IL est remarquable que des hommes aussi différents que Joseph Laniel et que Pierre Mendès-France soient parvenus l'un et l'autre au pouvoir contre le gré de ceux qui les avaient appelés à faire un tour de piste, et alors qu'un beau grand ministère, fin prêt, tout harnaché, piaf-

fait et s'impatientait dans la coulisse. Mais l'un a réussi par son effacement et l'autre par son éclat.

« Je préfère le voir mort que tondu ! » s'écria la pieuse Clotilde, grand-mère féroce de je ne sais plus quel petit Mérovingien. Que de Français préfèrent voir la France morte plutôt que sauvée par des hommes aux yeux de qui l'anticommunisme n'est pas l'*alpha* et l'*omega* de la politique !

Le président du Conseil n'avait certes pas à se gêner pour repousser l'appoint des voix communistes — quand on se rappelle surtout quels mobiles inspiraient ceux qui lui avaient réservé ce beau cadeau ; et qu'il ait fait servir à sa victoire ce que ses ennemis se réjouissaient d'utiliser pour sa perte, et que le nœud coulant communiste, qu'on lui avait passé autour du cou, ait finalement étranglé les politiciens M. R. P. qui voulaient sa mort, cela mérite l'approbation et l'applaudissement des connaisseurs.

Mais je n'approuve ni n'applaudis dans le même esprit que les hommes de la droite. Les députés communistes, tout soumis qu'ils sont à des directives étrangères, n'en représentent pas moins au Parlement une large fraction de la classe ouvrière française. On ne peut considérer que tristement, et comme la chose du monde la plus triste, qu'un Pierre Mendès-France, qui va entreprendre enfin une politique française digne de ce nom, ne se considère pas comme mandaté par le peuple tout entier.

Un de nos confrères, je crois que c'est *L'Observateur*, parle du ghetto dans lequel le prolétariat, en France, demeure prisonnier. Sans doute le parti communiste en doit-il être tenu pour le premier responsable. Mais j'ai en horreur que les Français y consentent, quand ils ne s'en réjouissent pas. Un cynique me répondra que l'horreur que je ressens importe peu, du moment que le prolétariat lui-même s'y résigne — et que c'est une question de force.

21 juin 1954.

NOUS nous le demandons avec X... : les qualités de l'homme d'Etat capable d'analyser une situation politique donnée et de prendre les mesures qu'elle appelle, sans perdre jamais de vue la ligne générale qu'il doit tenir, et sans manquer à rien de ce qu'exigent l'honneur du pays et sa vocation universelle, mais aussi sa sécurité, ces vertus qui sont celles de P. M.-F. peuvent-elles coexister dans un même homme avec la rouerie, avec la ruse du parlementaire qui évente les pièges, creuse des contre-sapes, désarme un ennemi par des concessions appropriées ?

Si le public savait sur quel terrain miné s'avance l'homme qui a la charge de sauver le pays !

Leur sournoise joie de voir le successeur condamné à prendre les mesures que leur politique aberrante a rendues inévitables...

Si P. M.-F. consentait à prendre la suite de M. Georges Bidault et à faire sa politique, peut-être consentiraient-ils, eux, à oublier le crime de P. M.-F. qui est d'avoir toujours eu raison contre eux, et de s'être toujours refusé, au long de ces dix années, à partager leurs responsabilités ministérielles et à devenir leur complice.

La seule faute à éviter : le jour où il tombera, que ce ne soit pas pour avoir, si peu que ce soit, mis le bout du pied dans les affreuses empreintes de ses prédécesseurs, en dehors de ce qu'exige l'arrachement de l'ivraie qu'ils ont semée. Si P. M.-F. tombe, que ce soit pour avoir agi comme P. M.-F. et non comme Georges Bidault.

S'il avait été appelé il y a une année seulement... Pensons-y sans cesse pour mesurer ce qu'en douze mois ils auront gâché, ce qu'ils auront compromis peut-être sans remède.

M. Maurice Schumann, ce matin, dans une lettre au *Figaro*, à propos de Thucydide et de Périclès, se livre au délassement d'une aimable érudition. Il a quelques raisons de s'intéresser à la plus lointaine histoire : celle dans laquelle il n'a pas trempé.